

Dernières floraisons avant le dépôt de bilan

NOUVELLES

*« Dans chaque vieux,
il y a un jeune qui
se demande ce qui
s'est passé »*



Gilles PETITDEMANGE

Gilles Petitdemange

Dernières floraisons avant le dépôt de bilan

Nouvelles

© Gilles Petitdemange, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1721-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les gens sont comme des vitraux. Ils brillent tant qu'il fait soleil, mais quand vient l'obscurité, leur beauté n'apparaît que s'ils sont illuminés de l'intérieur »

(Elisabeth Kübler-Ross)

*À Izia, Milan et Naïm, mes petits-enfants
pour qu'il sachent que rien ni personne
ne peut empêcher le retour du printemps*

Préface

Il existe un âge où les gestes ralentissent mais où les souvenirs, eux, prennent de la vitesse. Un âge où les corps protestent, où les rendez-vous médicaux s'accumulent, où les enfants parlent plus fort qu'avant, comme si les années rendaient sourd à tout sauf à l'essentiel. Et pourtant, c'est peut-être là que commence une autre forme de liberté.

Je suis né entre 1945 et 1965, autrement dit, selon les statistiques, les humoristes, les intelligents du gouvernement et pour ceux de la tribu de ceux qui baissent la tête¹ je suis un boomer. Un de ceux qui auraient eu toutes les chances, qui auraient profité du système, qui auraient fait des trous dans la couche d'ozone, et qui, comble de l'impudence, s'obstineraient à vieillir.

Entre nous, moi je n'ai rien demandé, je suis né un jour d'octobre 1955, on m'a juste dit, profite, ça passe vite, j'ai souri poliment en croyant que j'avais le temps. Et puis un matin, je me suis regardé dans la glace et j'ai découvert un inconnu, un type fatigué avec des cernes autour des yeux et une expression de vague étonnement comme si je venais de me réveiller dans un pays dont je ne parlais pas ou plus la langue.

Ce recueil de nouvelles est né de là. De cette vieillesse qui arrive à grands pas, avec ses petits tourments, les genoux qui grincent, les noms qui s'échappent, les rendez-vous oubliés. Le pire, c'est que le temps ne nous vole pas seulement les années, il nous vole aussi les détails. On se souvient d'avoir été heureux, mais on ne sait plus pourquoi, on se souvient d'un visage, mais plus du prénom, on se souvient d'une chanson, mais plus des paroles, on se souvient d'avoir aimé, mais on ne sait plus comment on faisait. C'est sans doute pour cela que les vieux racontent toujours les mêmes histoires, non pas, parce qu'ils radotent, mais parce que ce sont les seules qu'ils ont réussi à sauver du naufrage.

Ce recueil contient six nouvelles, six instantanés de cette saison étrange où l'on n'est plus tout à fait jeune, mais pas encore tout à fait mort. Derrière chaque vieux, il y a un jeune qui se demande ce qui s'est passé, c'est cela le vrai sujet, celui que je n'ai pas eu besoin d'inventer.

Et en écrivant ces nouvelles, la seule vérité que j'ai pu trouver c'est que notre enfance ne nous quitte jamais. Elle est là, sous la peau, sous les rides, sous les

joies et les peines. La jeunesse est éternelle, non pas parce qu'on la conserve, mais parce qu'elle nous précède et nous survit. On passe sa vie à courir après un gamin qui court plus vite que nous.

Alors, faut-il pleurer ? Sûrement pas, la vieillesse est une comédie dont on est à la fois l'auteur, l'acteur et le spectateur.

Vieillir n'est pas seulement perdre. Ce n'est pas uniquement faire l'inventaire de ce qui manque, les forces, les amours, les illusions, les proches disparus, les rêves rangés dans un tiroir. Vieillir, c'est aussi regarder le monde avec une ironie nouvelle. C'est comprendre que beaucoup de choses qui semblaient importantes ne l'étaient pas tant que cela. C'est apprendre à rire au bord du vide.

Le titre du recueil pourrait laisser croire à une extinction progressive des lumières avant la sortie. Mais il y a, dans ces dernières floraisons, quelque chose de tenace. Une manière de refuser que la vieillesse ne soit pas qu'un crépuscule. Les personnages de ces nouvelles fleurissent encore, parfois de travers, parfois trop tard mais ils fleurissent. Et surtout, le printemps revient, toujours, même quand on a décidé de ne plus l'attendre, même quand on a rangé les outils, les illusions, et les arrosoirs.

C'est le sens de ce titre « Dernières floraisons avant le dépôt de bilan ». Parce que oui, le bilan approche, les comptes ne sont pas toujours bons, les pertes sont nombreuses, et la caisse est parfois vide. Mais avant la fermeture, avant l'extinction des lumières, il y a encore de la sève, il y a encore des bourgeons, il y a encore, quelque part, un enfant qui regarde le monde avec des yeux ronds et qui se dit, tiens il pleut, allons danser !

Alors, prenez ce recueil comme on prendrait un verre avec un vieil ami, sans chichi, prêt à être ému, mais aussi à sourire de ce que la vie a de cabossé. Les personnages qui peuplent ces pages vous ressemblent, vous ressembleront. Ils vous diront, en douce, que rien n'est jamais vraiment terminé et que la mort est juste le moment où l'on invente un nouveau spectacle.

Bonne lecture. Et n'oubliez pas, les plus belles floraisons sont souvent celles que l'on n'attendait plus.

Ces six nouvelles s'inspirent de faits réels, vécus ou observés, avant d'être embellis par la fiction pour les rendre plus alléchantes ! Les personnages étant

réels ou issus d'un mélange de plusieurs personnes, toute ressemblance avec des personnages imaginaires serait une coïncidence si improbable qu'elle en deviendrait suspecte ! Et donc pour ma propre sécurité, que dis-je pour ma survie sociale, je me suis autorisé à changer les noms et prénoms des protagonistes de ces nouvelles.

Que le ciel du pays welche vous tienne en joie
Gilles Petitdemange – Septembre 2026

Volver en Madrid²

Madrid, Parque del Buen Retiro, quelque part sur un banc...

En ce début de mois de mai, pour Jules Tonnerre, le *Parque del Buen Retiro*³ ressemblait bien au souvenir qu'il en avait. Et dans son for intérieur il nourrissait une folle espérance. Peut-être allait-il pouvoir y retrouver ce qu'il était venu chercher.

Le printemps madrilène y déployait une lumière presque minérale, tamisée par les frondaisons des arbres centenaires. Les allées de terre battue crissaient sous les pas. Sur les bancs en fonte vert-de-gris du parc, des vieillards lisaient religieusement *El Païs*, les feuilles du journal bruissant doucement dans la brise légère et tourbillonnante qui soufflait par intermittence de *la Sierra de Guadarrama*. Certains portaient encore frileusement une veste au col relevé malgré la douceur du mois de mai, d'autres regardaient longuement devant eux, comme s'ils attendaient quelque chose qui ne viendrait plus. Plus loin, un couple d'amoureux marchait lentement sous les arbres, les doigts entrelacés avec cette tranquille et crédule évidence des gens qui ne savent pas encore que rien ne dure. La fille posa sa tête contre l'épaule de son compagnon qui lui replaça doucement une mèche de cheveux derrière l'oreille. Jules les regarda sans amertume, seulement avec cette douleur pincée et sourde des hommes qui ont connu cela autrefois. Lui aussi avait tenu la main de sa femme Hannah dans ces allées. Lui aussi avait connu cette insouciance simplicité, une paume chaude dans la sienne, une présence à côté de lui qui suffisait à rendre le monde moins vaste et surtout moins effrayant.

C'était pour cela qu'il était revenu à Madrid. La capitale espagnole lui était revenue comme une obsession lancinante, plusieurs semaines auparavant, un matin gris et neigeux de mars où il tournait dans son appartement sans savoir quoi faire de ses os. Il avait ouvert distraitemment un tiroir, sans raison précise, et il était tombé sur de vieilles photographies un peu jaunies et écornées. Sur l'une d'elles, Hannah sa femme, assise à la terrasse d'un café, un endroit qu'il localisa à Madrid près de *la Plaza Mayor*, des lunettes de soleil trop grandes sur le nez, un verre de vin blanc devant elle et ce sourire solaire qu'elle avait lorsqu'elle se sentait heureuse sans avoir besoin de le dire.

Sur une autre, un portrait aux teintes chaudes et sépia de leur couple, elle affublée d'un châle de grand-mère et d'un chapeau-cloche à voilette porté par les femmes dans les Années Folles, et lui en jaquette de tweed et melon noir. On

aurait dit un vieux couple des années 1900. Il avait souri, la photo avait été prise à Madrid par un photographe ambulant qui faisait dans le cliché vintage dans le quartier de *la Latina* au marché *El Rastro*.

Le marché *El Rastro* ! Jules avait fermé les yeux. Une institution à Madrid. Le dimanche matin, les rues se transforment en un immense marché à ciel ouvert. Des centaines de stands s'étendent à perte de vue, dans un joyeux foutoir. On y vend de tout, des vêtements, de vieux vinyles, des livres anciens, des objets insolites, des souvenirs, des antiquités. On y vient pour chiner, on s'y perd facilement, c'est d'ailleurs un peu l'intérêt de la chose.

Dans les odeurs de cuir, de poussière et de boustifaille, chaque ruelle cache une surprise, un objet oublié, une pièce rare, un détail qui attire l'œil. En vérité des trésors de pacotille, mais on s'en fout, on est là pour se perdre, sur la *Plaza de Cascorro* et ses camelots de frippes vintage et de médailles militaires ou dans la montée vers *la Ronda de Toledo*, où l'on trouve des outils rouillés, des lampes art déco cassées, des gravures de toreros vieilles par le temps.

Les terrasses débordent de monde, les verres tintent, les conversations s'animent. L'air est vivant, bruyant, vibrant. Les vendeurs interpellent les passants, les négociations s'improvisent. Les langues se mêlent allègrement dans des constructions linguistiques originales et parfois détonnantes. Hannah s'arrête à chaque étal, goûte, rit, parle avec les vendeurs comme si elle les connaissait depuis toujours.

— A cuanto me lo haces ?

— Mira guapa, para ti es mas barato que gratis ! ⁴

L'après-midi était déjà bien entamée quand ils se retrouvaient dans une vieille bodega de la *Cava Baja*, éreintés, les pieds en compote, le regard brillant et encore fouineur pour déguster quelques tapas et boire du vermouth jusqu'à plus soif.

Le goût amer du vermouth, la fraîcheur citronnée de la bodega, le bruit des verres qui s'entrechoquent sur un air de guitare manouche et puis la voix fraîche et légère d'Hannah qui monte légèrement quand elle est gaie. Jules avait rouvert les yeux doucement. Des larmes coulaient sur ses joues.

C'était à partir de ce moment précis que Madrid s'était imposée comme une

évidence. Jules s'était dit qu'il fallait y retourner, pas pour visiter, pas pour voyager mais pour retrouver quelque chose. Une sensation peut-être. Une preuve que tout cela avait réellement existé autrement que dans la mémoire vacillante de ses soixante-dix balais. Il voulait revoir le Madrid des vieilles pierres, des églises et des tavernes centenaires aux carreaux de faïence, ressentir l'ambiance bruyante, chaleureuse, presque familiale des rues qu'ils avaient arpentées ensemble, entendre les mêmes éclats de voix aux terrasses, humer les mêmes odeurs d'épices, de churros, d'huile chaude, de café serré, de jambon suspendu dans les marchés.

*

Tout au long de leur vie ils avaient beaucoup voyagé mais Madrid était incontestablement l'endroit où ils avaient été les plus heureux. En Alsace, à Colmar où ils créchaient, la vie les avait subrepticement bouffés, absorbés, tout doucement anesthésiés. Le travail, les horaires, les repas et les courses à penser, les rendez-vous médicaux, les réunions, les amis, enfin toutes les petites tâches invisibles et les petites fatigues ordinaires qui s'accumulent et qui constituent ce que les nouveaux sachants du vocabulaire appellent aujourd'hui la charge mentale !

Alors quoi de mieux que l'anonymat d'une grande ville pour fuir la pression sociale ? Dans une ville on passe plus de temps avec des inconnus qu'avec ses proches, pas de nom, pas d'identité, « pas vu, pas pris », une ignorance tacite et salvatrice de l'autre ! Une façon de retrouver une certaine forme de liberté en s'isolant parmi les autres sans aucune attache ni le moindre dépositaire, « en voilà une idée qu'elle était bonne ! » Hannah et Jules avaient bien capté le concept et se l'appliquaient à merveille. À Madrid, ils redevenaient légers, ils traînaient des heures sans regarder l'heure, buvaient trop de vin, riaient davantage. Ils retrouvaient l'insouciance de leurs jeunes années. Hannah avait même une façon particulière de marcher là-bas, plus lente, plus ouverte, comme si elle-même respirait mieux dans cette ville.

Au fond, sans se l'avouer complètement, il espérait que la capitale espagnole pourrait lui rendre un peu d'Hannah.

*

Ça faisait quelques jours maintenant que Jules avait posé son sac à Madrid